

L'été 1944 à Yvré

6 juin

Un temps brumeux couvre le pays. Des avions passent dans le ciel mais on ne les voit pas, les nuages les cachent. On entend la D.C.A. (Défense Contre Avions) du Mans qui tire.

Le public est sans nouvelles précises, les rumeurs d'un débarquement se font entendre. Vers midi, la nouvelle se précise. Les Alliés ont débarqué en Normandie et auraient dépassé CAEN !

Au début de l'après-midi un groupe d'avions (qui semblent être allemands) passe au ras des toits, mais on entend mitrailler plus au loin ; puis vers deux ou trois heures de l'après-midi, les avions américains arrivent sur le village. Le fracas commence !

Rasant les toits, les avions passent sur le bourg et se dirigent vers la ligne de chemin de fer, c'est la première attaque importante. Les chasseurs bombardent et mitraillent la ligne. L'éclatement des bombes, le crépitement des mitrailleuses s'ajoutent au sifflement des appareils et au vrombissement des moteurs. Le pont du chemin de fer sur l'Huisne est bombardé et endommagé ainsi que le petit pont de Polucan où un cheminot (Paimpol) est grièvement blessé. Il a succombé à la suite de ses blessures.

Enfin, après une heure de terreur, nous sortons de la cave, dans l'attente de nouvelles attaques.

12 juin

Après deux journées de calme relatif, nouvelle alerte. Dans la matinée les avions alliés mitraillent au lieu dit « Le Polucan » sur la route de Paris, un Allemand est tué et un autre, blessé.

Vers deux heures de l'après-midi alors que l'atmosphère semble tranquille, on entend tout à coup mitrailler vers Le Mans ; à peine une minute après, un avion en détresse arrive au dessus du bourg. Il penche de droite et de gauche et une fumée commence à s'échapper de l'appareil. Après avoir traversé le bourg, l'avion explose en même qu'un parachutiste s'en échappe.

Au sol, les soldats allemands qui ont vu tomber le parachutiste prennent leurs armes et partent en courant à la recherche de l'homme. Celui-ci, blessé au cou et à la figure, était presque mort et les soins prodigués ne réussirent pas le maintenir en vie.

Pendant ce temps, l'avion brûlait près d'une maison dans un champ dans lequel il était tombé, sous la surveillance des Allemands qui empêchaient les civils de s'en approcher.

Quelques heures plus tard, ne restait de l'appareil qu'un tas de morceaux calcinés.

Le malheureux aviateur fut transporté à l'église et en quelques heures son cercueil fut couvert de fleurs apportées par la population au premier « libérateur » mort pour la cause commune sur notre sol. Le lendemain, le canadien fut transporté, sans escorte (par ordre des Allemands), au cimetière communal.

Mardi 8 août

Le jour est maintenant levé comme les autres jours qui viennent de s'écouler sous une atmosphère guerrière, mais l'écho de la bataille est là, tout près et il nous semble que cette journée sera encore plus chargée d'émotions que les précédentes. Nous croyons à peine à notre libération et pourtant ce jour-là sera celui de notre délivrance.

Venant de CHANGE, les chars d'assaut américains entrent dans le village vers 11 heures par la Route Nationale de Paris. Auparavant, les américains avaient réduit au silence, au Pont de la Fourche (carrefour des routes de Changé, Paris, Orléans et du Mans), les petites batteries antichars ennemies que les Allemands traînaient à pied depuis CHANGE.

A l'entrée du bourg les Américains ayant stoppé, ils furent avertis par deux civils français que « quelques boches » étaient cachés dans la mairie. Ils tirèrent quelques obus et détruisirent la mairie.

Les Yankees avançaient prudemment, longeant les murs, fusil prêt à tirer, mais dans le haut du bourg, ils rencontrèrent de l'opposition : un canon allemand posté à l'entrée du cimetière tirait au centre du pays et détruisit un tank américain ; le chauffeur du tank fut tué sur le coup, à son volant.

C'est à ce moment que toute la longueur de la route nationale, le long de la descente de la côte de Polucan, les habitants qui sortaient de leurs abris purent admirer la longue file de chars d'assaut munis à l'arrière d'un drap d'étoffe de couleur vive (ce drap permet aux avions alliés de reconnaître leurs tanks) et purent ainsi se rendre compte de la puissance des forces armées des nations unies ; la colonne était interminable, se prolongeant sur plusieurs kilomètres.

Le léger repli fut fait pour permettre le bombardement par artillerie ; alors la vraie bagarre commença.

L'artillerie américaine tirait sur le bourg d'YVRE ; les chars américains tiraient également sur le village, les balles et les obus sifflaient à outrance au-dessus des civils qui évacuaient le village. Complétant le vacarme, des avions tournaient dans le ciel et les observateurs américains, dans leurs petits appareils, faisaient des volte-face au dessus du combat, c'est à ce moment que des incendies éclatèrent un peu partout dans le village : la maison bourgeoise du Pont de Bois, la maison GIRARD, des hangars à la laiterie, chez BORDEAUX, VAUDOLON, des bâtiments à l'usine de tissage et, un peu partout, des tas de bois et des fagots. L'intensité de la bataille rendait presque impossible la lutte contre les incendies.

Dans la rue de Parence, deux chars d'assaut allemands furent détruits. Venant de la route de Bonnétable, cinq tanks allemands descendirent vers YVRE par la route de Sainte-Marie, ils tirèrent quelques obus mais le combat fut de courte durée.

9 août

Quand je redescendis dans le bourg le lendemain matin, un peu après huit heures, le village était bouleversé par le combat de la veille ; je rencontrais d'abord dans le haut de la côte de Charot les premiers soldats américains. Un camion suivi d'une remorque était entré dans le talus de la route, le chauffeur n'ayant sans doute pas vu le virage dans l'obscurité. Celui-ci, un noir, était étendu près de son camion pendant que deux autres soldats, arrivés en voiture, venaient porter secours au véhicule et à son occupant.

Près du bourg, je commençais à voir des trous d'obus dans la route puis une des premières maisons du bourg à la façade éventrée par des obus. Dans le centre du pays, une vision de guerre se présenta à mes yeux

Les rues étaient encombrées de débris de toutes sortes : des débris de tuiles, de vitres, de fils téléphoniques et électriques, des douilles de balle, des pierres et même des briques démolies s'enchevêtraient. Deux tanks allemands barraient à moitié les rues : le premier se trouvait dans la rue de Parence également, le corps bâtiment de l'hôtel GASNIER avait été démoli par les obus et les tanks américains qui, défilant toute la nuit furent obligés de foncer dans la maison pour franchir la rue obstruée par un tank allemand ; les pierres et la toiture s'allongeaient vers la rue. A la mairie, même spectacle, les pans de murs étaient descendus vers la rue.

FIN AOUT

Dans tout le pays, la bataille avait causé des dégâts : les murs étaient percés de trous d'obus, les boutiques, les impostes, les fenêtres avaient été transpercées de balles de mitrailleuses ou de fusils. Le clocher de l'église avait souffert également, des clochetons étaient troués ou détruits.

Dans les jours qui suivirent, malgré certaines privations, la population sentit vivre des jours meilleurs, débarrassée de la crainte de la guerre immédiate malgré les combats encore proches de chez nous (CHARTES, FALAISE, ST-NAZAIRE, la LOIRE, etc.)

Puis ce fut pendant des semaines le défilé ininterrompu des convois de la grande armée américaine. Un hôpital fut installé en plein air dans les prairies de la vallée de l'Huisne. Le 23, au matin, le Général de GAULLE passera dans une voiture, acclamé par les habitants, et filant vers PARIS qui venait d'être libéré.